

BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE
Siège social : MAISON PABLO NERUDA . 66 rue du 4-Septembre - 13200 ARLES

Deuxième série - N° 47 Prix 6 F.

Bulletin trimestriel - Décembre 1982



Louis Mathieu ANIBERT (1742-1779)

Historien très connu par ses
"Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne
République d'Arles" et ses "Mémoires sur
l'ancienneté d'Arles".

SOMMAIRE

Éditorial	page 1
Un Arlésien : Van Gogh (suite)	page 3
André Dulaurens, médecin arlésien et inpirateur des lettres européennes de la Renaissance (suite et fin)	page 6
Contribution à l'histoire de la Résistance arlésienne '1943-1944) (suite et fin)	page 9
Arles et Lawrence d'Arabie	page 13
Le stage du provençau à l'escolo à Arles	page 16
Les liens entre les académies d'Arles et Nîmes au XVII ^e siècle (suite)	page 20
Vasile Alecsandri et le Félibrige	page 26
Sommaire des bulletins de l'année 1982	page 28

ÉDITORIAL

Trois réalisations de notre société me semblent dignes d'être soulignées dans le présent éditorial. Deux appartiennent déjà au passé, la troisième verra le jour lorsque ce bulletin sera sorti des presses.

En premier lieu il convient de rappeler l'inauguration, le 25 septembre, du tableau de saint Roch qui se trouve sur la place du même nom. Vous savez que l'effigie du bon saint Roch avait été placée là en ex-voto par les habitants du quartier miraculeusement épargné par la peste au XVII^e siècle. Dans les années 1940, le peintre Spitz, alors en Arles, avait été chargé par Fernand Benoit de refaire le tableau. Malheureusement, depuis quarante ans, l'œuvre s'était à ce point détériorée qu'il était difficile de la lire. Nous avons confié à un artiste arlésien, bien connu de nos compatriotes, le soin de restaurer cet ex-voto. Monsieur Flauder a consacré de nombreuses heures à essayer de retrouver les couleurs du tableau, à le laver et enfin à refaire ce que le temps avait détruit. Tout ce que monsieur Flauder a mis de patience, de soin, d'art, à restaurer l'œuvre ne saurait trop être loué ; de même son désintéressement est digne d'éloges. À l'heure où tout, semble-t-il, est régi par le mercantilisme, il est précieux que de tels hommes existent. Malheureusement la maladie n'aura pas permis à monsieur Flauder d'être parmi nous le jour de l'inauguration ; mais les personnalités présentes, monsieur le maire, monsieur Rouquette, monsieur Van Migom, monsieur Vauzelle, et une nombreuse assistance, auront eu une pensée pour lui. Merci monsieur Flauder : le don que vous avez fait à votre ville est magnifique.

La deuxième manifestation marquante de ce trimestre a été, dimanche 24 octobre, la conférence donnée par monsieur Denis Fonquerle, spécialiste de l'archéologie subaquatique, sur les résultats de ses multiples campagnes de fouilles. Notre voisin d'Agde a été éblouissant et a retenu l'attention de son auditoire pendant près de deux heures. Nous avons ainsi ouvert notre nouveau cycle de conférences par une soirée tout à fait réussie.

Je terminerai cet éditorial en vous parlant un peu plus longuement de ce qui va être la réalisation majeure de notre société en cette fin d'année : l'hommage rendu à Émile Fassin, notre premier président

d'honneur, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa mort. Cet hommage commencera le samedi 20 novembre à 17 heures par l'inauguration officielle d'une exposition consacrée à ce grand Arlésien dans la salle de la Caisse d'épargne. M^e Pierre Fassin prêtera pour cela de nombreux documents extraits de ses archives personnelles, la bibliothèque municipale sortira de son fonds de manuscrits des pièces fort précieuses, et il est envisagé également le prêt de tableaux déposés au Museon Arlaten. La maison Dervieux nous fait par ailleurs l'honneur de mettre à notre disposition quelques beaux meubles. Cette exposition sera ouverte jusqu'au 28 novembre.

Le dimanche 21 à 18 heures, il y aura à l'hôtel de ville une séance solennelle où prendront la parole M^e Pierre Fassin, Mlle Odyle Rio, M. René Garagnon, M. Remi Venture et M. Bruno Matéos. Chacun évoquera un aspect particulier de la personnalité ou de l'œuvre d'Émile Fassin.

La présidence d'honneur de cette séance sera assurée par monsieur Jean-Maurice Rouquette. Notre société est très sensible à l'honneur que lui fait ainsi le conservateur des musées d'Arles et l'en remercie chaleureusement.

Le président,
R. VENTURE

UN ARLÉSIEN : VAN GOGH * (Suite)

« *La coquette petite ville aux jolies femmes* »

Van Gogh est venu à Arles pour peindre. Il se met au travail, à peine installé ; et, puisque la neige l'a accueilli ici, il dessine quelques aspects de la ville sous sa chape immaculée, retourne à la gare où il campe en de rapides croquis les wagons tout enneigés, les rails dont la fuite rigide vers l'horizon est adoucie par la neige. Il s'aventure même hors de la ville malgré le mauvais temps ; deux toiles, peintes durant ce mois de février 1888, nous le prouvent. Voici un paysage de banlieue sous la neige avec un homme et un chien cheminant en bordure d'une route mal dégagée de sa gangue hivernale, au loin : quelques maisons. Voici encore un immense champ, couvert de neige, marqué d'empreintes de pas ; au premier plan un arbre décharné, et, tassée à l'horizon, la ville, vision qui l'inspirera souvent durant son séjour arlésien ; composition rigoureuse du tableau : la ligne d'horizon placée très haut sur la toile fait ressortir l'immensité de ce tapis uniforme et désert.

Les tableaux des derniers jours de février 1888 ne sont pas tous des paysages de neige. En effet, de la même période, datent deux toiles très attachantes : le portrait d'une vieille Arlésienne et un tableau représentant une boutique de charcutier.

La vieille femme, au visage si bon enfant, porte la coiffe des vieilles Arlésiennes de l'époque, la coiffe héritée du temps de Charles X. Rien ne nous permet de savoir, par la correspondance de Vincent, qui a posé pour ce portrait. L'allusion à ce tableau, dans les lettres écrites à Arles se réduit à quelques mots : « *Les études que j'ai : une vieille femme Arlésienne.* » (1)

La boutique du charcutier, Van Gogh la voyait de sa fenêtre à la pension Carrel. C'est, d'ailleurs, à travers la géométrie précise de la croisée, avec son chambranle, la volute de son garde-fou, le voilage relevé à gauche, que se découvre la boutique toute bigarrée de couleurs vives ; une cliente s'apprête à y entrer. Il est curieux de constater que le peintre s'est toujours intéressé à son environnement immédiat. À Paris, déjà, lorsqu'il vivait avec son frère, rue Lepic, Vincent a fixé sur la toile l'aspect, découpé par sa fenêtre, du Montmartre de ce temps.

Ne cherchez pas, à Arles, la boutique du charcutier pour essayer de retrouver la vision de Van Gogh, ne cherchez même pas l'emplacement de la pension Carrel ; le quartier de la Cavalerie, où Vincent a vécu ses premiers pas arlésiens, a subi en 1944 de terribles bombardements qui l'ont, en grande partie, détruit. Le souvenir de la maison Carrel était resté vivant jusqu'en 1965 cependant. Des carreaux de faïence bleue dessinaient sur le trottoir les deux mots : RESTAURANT

(*) C-F. bulletin n°46, page 5.

CARREL, trottoir longeant, maintenant, à peu près, l'immeuble où s'est installé un laboratoire d'analyses médicales. L'urbanisme de l'après-guerre a complètement transformé le quartier, gommé l'inscription tenace en lettres bleues ; les rues mêmes n'ont plus le tracé de jadis. Van Gogh ne s'y reconnaîtrait pas ; il l'a pourtant parcouru ce quartier !

Dès son arrivée, malgré la neige, il avait exploré quelques rues, entrant chez un antiquaire avec qui, d'emblée, il parle de peinture, évoquant le souvenir de Monticelli.

Van Gogh parle peu dans sa correspondance de l'aspect intérieur de la ville ; les rues, les maisons ne font pas l'objet de ses remarques. Pour en avoir une idée, à l'heure actuelle, il n'est que de se promener, de flâner dans quelques rues de la vieille ville. Entre les arènes et la rue de l'hôtel de ville, de petites rues, de petites places ont peu changé, et, les soirs d'été, les vieilles gens sortent encore leur chaise sur le seuil de leur maison pour prendre le « frais » en devisant avec leurs voisins ; le macadam a remplacé les « calades » de jadis, la rue y a perdu de son pittoresque, c'est certain.

On peut imaginer le peintre, promenant sa chevelure rousse par les rues de « *la coquette petite ville aux jolies femmes* » (2). Le voici place de la Bastille ou rue Balechou, scrutant d'un œil vif choses et gens : « *Les Zouaves, les bordels, les adorables petites Arlésiennes qui s'en vont faire leur première communion, le prêtre en surplus les buveurs d'absinthe...* » (3), appréciant : « *le costume des femmes est joli, et le dimanche surtout, on voit sur le boulevard des arrangements de couleur très naïfs et bien trouvés* » (4). En effet, le boulevard – il s'agit du boulevard des Lices – était, le dimanche, le lieu de rencontre de tous les Arlésiens. Il était de bon ton – c'était, d'ailleurs, une des rares distractions possibles à l'époque – de monter et descendre les « Lices » en papotant et se pavanant. Là se nouaient connaissances et intrigues, amourettes d'un jour, ou promesses d'amour éternel.

En revenant à plusieurs reprises se promener sur le boulevard, Van Gogh affine son jugement sur les belles Arlésiennes : « *je commence... à mieux voir la beauté des femmes d'ici* » (5) écrit-il, remarquant plus loin « *la couleur joue un rôle immense dans la beauté des femmes d'ici, je ne dis pas que leurs formes ne soient pas belles, mais ce n'est pas là le charme local. C'est les grandes lignes du costume coloré bien porté et c'est le ton de la chair plutôt que la forme* » (5).

Parcourant ainsi rues et boulevards de la cité, notre peintre découvre des boutiques où s'approvisionner en toiles, en couleurs. Un épicier, un libraire seront, de temps à autre, ses fournisseurs, bien qu'il n'y ait pas chez eux « *tout ce qui serait désirable* » (6).

Arles est une petite ville où les nouvelles se répandent vite et la venue d'un peintre étranger n'a pas manqué de susciter des commentaires. Ceci vaut, à notre ami, la visite, un soir, de deux peintres

Amateurs: « l'un est épicier et vend aussi des articles de peinture, et l'autre est juge de paix, qui a l'air bon et intelligent » (7). Nous le retrouverons, ce juge de paix, à plusieurs reprises, durant les mois de séjour du peintre à Arles, « ce monsieur, que le juif arabe dans Tartarin appelle le zouge de paix » (8), dit Van Gogh, après s'être délecté à la lecture du «Tartarin» de Daudet.

(à suivre)

Mme Y. MOUTOT

(1) - lettre 464.

(2) - lettre B5 - au peintre Émile Bernard, mai 1888.

(3) - lettre 470.

(4) - lettre B2.

(5) - lettre 542.

(6) - lettre 464.

(7) - lettre 467.

(8) - lettre 487.

ANDRÉ DULAURENS (*) médecin arlésien et inspirateur des lettres européennes de la Renaissance

(suite et fin)

Mais je ne parle ici que par ouï-dire, et ne voudrais pas m'aventurer sur un terrain qui n'est pas le mien. Ce que je retiens surtout de l'œuvre de Dulaurens, en tant que spécialiste des rapports de l'histoire de la médecine mentale de la Renaissance et de l'histoire littéraire de la même période, c'est que l'un de ses traités, qui n'est pas nécessairement son œuvre la plus importante aux yeux d'un historien de la médecine mentale (encore que sa contribution dans ce domaine me semble loin d'être négligeable en regard de la masse d'ouvrages contemporains qu'il m'a été donné de lire au cours de mes recherches), ait pu marquer, entre autres, des écrivains de génie tels que Shakespeare ou Cervantès. Le dernier livre de Dulaurens paru de son vivant est un ensemble de quatre brefs traités écrits en français, et publiés en 1597 sous le titre **Discours de la conservation de la veüe, des maladies mélancholiques, des catarrhes, et de la vieillesse**. Nous savons que ces traités furent écrits à l'intention expresse de la duchesse d'Uzès, protectrice d'André Dulaurens, afin de l'éclairer sur les maux dont elle souffrait ou croyait souffrir, et d'y proposer des remèdes. Ces quatre opuscules de circonstance furent néanmoins – telle était alors la réputation internationale de Dulaurens – presque immédiatement traduits en anglais, en italien, et en latin. La traduction anglaise, par Richard Surphlet, date de 1599, et il ne fait pas de doute que le **Discours des maladies mélancholiques** ait influencé Shakespeare, au même titre que **A Treatise of Melancholie**, dû à son compatriote Timothy Bright (1586), pour sa conception du caractère d'Hamlet, dans la pièce du même nom qui date de 1600-1601. Je ne veux pas entrer ici dans le détail des études critiques anglo-saxonnes qui tendent à cette conclusion, car c'est de Dulaurens plus que de Shakespeare que je souhaite m'occuper ici, mais le fait que l'influence ait été soulignée, et assez généralement admise, me paraît assez probant en soi. La tristesse du héros, son agitation, ses tendances suicidaires, sa nature soupçonneuse, ses soupirs, sa crainte de la lumière et de la compagnie, ses « étranges imaginations », sont autant de symptômes de la mélancolie relevés par Dulaurens, et il y en a d'autres, que l'on peut lire entre les lignes.

Le même **Discours des maladies mélancholiques**, illustré d'un certain nombre de cas cliniques qui relèvent soit de traités anciens, soit de l'observation directe, est sans doute aussi à l'origine d'une des histoires les plus curieuses que l'on rencontre dans les **Nouvelles exemplaires** de Cervantès (1613) - je veux dire « Le licencié de verre ». Il s'agit là de ce que la psychiatrie contemporaine appelle un cas de « paraphrénie », et qui définit un malade se prenant pour quelqu'un ou quelque chose d'autre, mais qui est capable de

(*) C-F. bulletins n° 45 page 7 et n° 46 page 9.

réactions parfaitement sensées dans le cadre de son illusion. C'est le dixième exemple cité par Dulaurens au chapitre VII de son traité, et qui concerne un grand seigneur, qui se croyait être fait de verre, et dont l'esprit n'était troublé que sur ce seul point, car il pouvait parler merveilleusement de toute autre chose, et prenait grand plaisir à ce que ses amis vissent le voir, pourvu qu'ils ne l'approchassent pas de trop près. Cervantès en tire un remarquable conte philosophique, aux termes duquel le fou, tant qu'il est tenu pour tel, est universellement apprécié pour les leçons de sagesse qu'il répand autour de lui, mais n'est plus écouté quand il revient à la raison, et cesse de se prendre pour un objet fragile que l'on ne saurait approcher, ou que l'on devrait en tout cas manipuler avec les plus grandes précautions. La source est ici évidente, même si le fait de s'assimiler à un récipient de poterie, par exemple, est un cas courant de paraphrénie dans le répertoire de ceux que dresse la médecine mentale de la Renaissance. Le premier exemple cité par Dulaurens dans le même chapitre est celui d'un homme qui se prenait pour un pot de terre, et ne souffrait pas d'être approché, de crainte d'être mis en morceaux, et mes lectures des traités médicaux de l'époque me permettraient d'en citer nombre d'autres du même ordre : mais le mélange de folie et de sagesse dont Dulaurens fait état dans son dixième exemple ne se retrouve que chez Cervantès.

J'ai cité Cervantès en premier pour illustrer l'exploitation littéraire d'un cas clinique mentionné par Dulaurens, mais le même cas avait déjà été exploité, sur le mode comique cette fois, quelques années auparavant, par le dramaturge anglais mineur Thomas Tomkis, dans une pièce intitulée **Lingua**, dont la date de composition se situe entre 1601 et 1607. Dans cette pièce, le « malade » est en fait un simulateur, que des raisons purement tactiques (il a découvert un trésor qu'il couve littéralement) poussent à inventer sa paraphrénie. Le comique réside non seulement dans la simulation, mais dans le choix du récipient auquel il feint de s'assimiler (il s'agit ici d'un urinal de verre, autrement dit d'un vulgaire pot de chambre) (1). Et Tomkis fait d'autre part allusion au sixième cas clinique évoqué par Dulaurens dans le même chapitre de son traité, à savoir celui de l'homme qui s'imaginait avoir le nez si long, qu'il se refusait à sortir de chez lui de crainte de le heurter. Ici encore, la combinaison de deux cas cliniques plaide en faveur de l'authenticité de la source. Je pourrais donner d'autres exemples, en particulier l'impact, sur la littérature populaire, du quinzième et dernier cas d'illusion mélancolique mentionné par Dulaurens dans ce même chapitre VII de son traité : il s'agit d'un gentilhomme siennois qui, je cite, « s'était résolué à mourir plutôt que de pisser, de crainte d'inonder toute sa ville ». Dans la grande extrémité où il se trouvait, ses médecins imaginèrent de mettre le feu à la maison voisine, afin de l'inciter à se soulager dans l'intérêt public. Je cite ici de nouveau : « Ce sot mélancolique, qui s'était abstenu de pisser par crainte de perdre sa ville, acceptant de considérer qu'elle fût maintenant en grand danger, pissa et vida sa vessie de tout ce qu'elle contenait, et fut ainsi lui-même sauvé par ce moyen. » Nous retrouvons ici Rabelais, mais, ne l'oublions pas, Rabelais était lui-même médecin, et curé de Meudon, en même temps qu'auteur de **Gargantua** et de **Pantagruel**. Nous sommes donc en bonne compagnie.

Je conclurai brièvement en affirmant que, du moins depuis la Renaissance, littérature et médecine ont toujours été plus ou moins étroitement associées, ne fût-ce que dans le domaine de ce que l'on appelle communément la folie, mais que l'on pourrait appeler, d'une façon plus exacte, les aberrations du comportement psychologique ou mental. Nombre d'écrivains de la Renaissance, anglais, espagnols, italiens ou français, ont mis en fiches les traités de médecine de l'époque consacrés aux maladies mentales afin de les exploiter dans leurs œuvres littéraires. Nombre d'écrivains contemporains en font encore autant, en intégrant sciemment, et de façon plus ou moins superficielle d'ailleurs, des schémas freudiens ou lacaniens à leurs ouvrages de fiction. Le cas de notre illustre concitoyen, André Dulaurens, que je viens d'évoquer, me paraît assez exemplaire. À l'exception peut-être de l'utilisation judicieuse faite par Shakespeare des aspects les plus scientifiques de son **Discours des maladies mélancholiques** afin de dessiner le personnage d'Hamlet, ce qui survit de lui dans la littérature, c'est l'anecdote, en général des plus triviales, même si elle n'est pas exploitée trivialement (et je pense ici surtout au « Licencié de verre » de Cervantès, où la trivialité de l'anecdote est pleinement transcendée à des fins à la fois morales, satiriques et didactiques). Mais ce n'est pas là un si mauvais signe, car le fait qu'un grand médecin du passé, même oublié de ses pairs à notre époque (y a-t-il des médecins dans la salle, je me permets de poser la question, qui connaissaient Dulaurens avant que je ne l'aie évoqué ici ?), survive encore grâce à la littérature, fût-ce par des aspects mineurs de son œuvre, prouve qu'il n'a pas œuvré en vain. Et c'est mon devoir de littéraire, et d'historien d'une civilisation vieille de près de quatre siècles, de rappeler à tous son existence, dans cette ville où, faute d'y être né, il passa du moins les années formatrices de son enfance et de son adolescence, et que sa famille, par médecins et archevêque interposés, a marquée d'une empreinte qu'il m'a paru souhaitable de raviver en ce jour. Pierre, André, Richard, Gaspard Dulaurens, et d'autres peut-être, ultérieurs, que je n'ai pas eu l'occasion de recenser : il y a là, me semble-t-il, dans la toponymie de notre ville, matière à baptiser au moins une place, ou un nouveau carrefour, afin de réparer un oubli vieux de plusieurs siècles.

Jean FUZIER

(1) - Bien que Cervantès ne précise à aucun moment la nature du récipient de verre auquel s'assimilait le licencié Thomas Rodaja du temps de sa folie, il est assez curieux de constater que, dans les premiers temps de sa maladie, « l'arrangement qu'il imagina pour qu'on lui donnât à manger sans l'approcher fut de mettre au bout d'une perche une de ces corbeilles qui servent pour les vases de nuit, où l'on pouvait déposer quelques fruits, selon la saison ». Je n'ai pu établir la preuve, malgré des recherches en cours, que « Thomas » ait été à l'époque un euphémisme désignant un pot de chambre en espagnol, comme il l'est encore couramment en provençal, mais le fait même que le personnage de Cervantès ait eu recours, pour se faire nourrir, à l'accessoire de vannerie qui protégeait précisément les récipients de verre utilisés alors comme vases de nuit me donne à penser qu'il s'identifiait lui-même à un objet de ce type.

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE LA RÉSISTANCE ARLÉSIENNE (*) (1943 - 1944)

(suite et fin)

Vaines tentatives de retour en force, le 23 août

On craignait que des unités de la Wehrmacht, battant en retraite face à la poussée alliée, ne cherchent à se frayer un passage à travers la ville, du sud vers le nord. Le 23 matin, au contraire, les Allemands se manifestent au nord d'Arles, sur l'avenue Montmajour.

Je suis sur la place de la République, en train de faire le point des groupes rassemblés, lorsque Chavoutier me demande de me porter, avec le plus de monde possible, place Lamartine où la situation devient critique. Spontanément tout le monde serre les rangs et s'offre à me suivre. Il y a des gens de tous âges : un groupe de jeunes organisés autour d'un noyau de Jocistes ; une troupe importante d'adultes espagnols, armés de « Mausers » capturés la veille qui, sous l'autorité d'un chef dénommé Antonio, se qualifie de « brigade internationale ». Je regroupe les isolés nombreux, et je prends la tête de cette colonne en direction de la porte de la Cavalerie, par les ruelles qui longent le Rhône.

Je porte toujours ma tenue semi militaire, à laquelle j'ai ajouté un des brassards tricolores, confectionnés dans la nuit dans l'atelier de couture d'Yvonne, la sœur de Chavoutier, et généreusement distribués à tous les F.F.I. Chemin faisant, je croise Tinarage qui m'interpelle et me demande, en ma qualité d'officier d'active, d'intervenir du côté des remparts. Au niveau du Palais Constantin, des coups de feu retentissent au dessus de nos têtes. Chacun se serre contre les murs, s'abrite dans les embrasures des portes. Des civils affolés accusent des collaborateurs sur les toits. Je pense plutôt à des tirs lointains venant du nord. La colonne est scindée en trois éléments auxquels je donne rendez-vous le long des remparts.

Le quartier de la place Lamartine a beaucoup souffert des bombardements. Quelques F.F.I., alignés derrière les éboulements du vieux mur, font feu avec leurs armes en direction des bâtiments détruits de l'autre côté de la place parsemée de trous. Mausers, Stens, et même pistolets, cela fait une pétarade formidable, sans grande efficacité. D'ailleurs, y a-t-il vraiment un adversaire en face ?

Le mieux est d'aller voir. Les vides, le long des remparts, sont comblés avec les jeunes du groupe J.O.C. Antonio, avec sa « brigade », est en réserve au bord du Rhône. Je regroupe quelques volontaires pour nous porter plus avant, après avoir obtenu l'arrêt des tirs qui ne devront reprendre qu'au cas où l'ennemi nous mettrait en difficulté.

C'est justement ce qui se produit. Alors que nous progressons comme à la parade, bien répartis sur le terrain, trois éclaireurs en

(*) C-F. bulletins n°45 page 3 et n°46 page 14.

tête, nous essayons des coups de feu venant du nord. Les patrouilleurs surpris d'être pris pour cible, s'immobilisent derrière un tronc d'arbre ou un abri. Les combattants postés derrière nous ouvrent le feu, pour nous appuyer, mais il en résulte quelque confusion. Ne sachant quel est le plus dangereux des tirs qui nous viennent de face ou de ceux qui viennent de dos, nous nous replions sans dommage.

À partir de ce moment les choses se gâtent. Les Allemands, enhardis par notre repli, progressent dans les ruines, sans trop se soucier, semble-t-il, de nos tirs. Il eût fallu au moins une arme automatique pour les impressionner.

De notre côté, les munitions se font rares. Certains ayant épuisé leurs cartouches, quittent leur poste. On signale des blessés ; le moral donne des signes de fléchissement. Je suis en train de donner un conseil à un jeune qui se découvre beaucoup trop pour ajuster son arme, lorsque la nouvelle se répand : « Euzéby est touché ! Euzéby est mort ! » (1) Signe du moment, il y a au moins 20 volontaires pour l'évacuer.

Les Allemands, qui ont réussi à mettre en batterie une pièce anti-char sur la route de Tarascon, au niveau du pont de chemin de fer, déclenchent des tirs en direction de la porte de la Cavalerie. Les obus sifflent et se fichent, sans exploser, du côté de la fontaine Amédée Pichot. Ils ne font pas de victimes mais déclenchent un début de panique. Un assaut de leur part eut été fort dangereux à ce moment.

Je me porte du côté des Espagnols. Ces vétérans de la guerre civile, paisiblement installés, disposant d'abris et d'appuis pour leur arme, observent les Allemands qui se profilent à 250 mètres, du côté du pont métallique du chemin de fer sur le Rhône. De temps à autre, ils lâchent un coup de fusil bien ajusté et les autres commentent ou se mettent à crier. L'adversaire ne se risque pas à découvert de ce côté là.

Je demande à Antonio de faire glisser ses hommes vers la droite. Ils continuent ainsi leurs tirs sélectifs sur des adversaires qui ont maintenant pris l'habitude de se déplacer sans trop de précautions. Le résultat est immédiat. Ceux des nôtres qui s'étaient éloignés des remparts y reviennent. Les Allemands, réalisant peut-être qu'ils ont à faire à des combattants plus aguerris, n'insistent pas et il semble bientôt qu'il n'y ait plus d'adversaire. Je m'efforce néanmoins de convaincre tous ceux qui ont une arme de rester en place et je suis écouté.

La tournée des remparts m'amène au collège. Il est occupé par une garnison importante qui m'escorte sur la tour. Pour avoir été onze ans pensionnaire dans cet établissement, j'en connais tous les recoins sauf la tour. Je découvre la valeur de ce point d'observation qui domine, par dessus la voie ferrée, une zone où les Allemands ont peut-être renoncé à s'infiltrer par suite des tirs fichants provenant de cette direction. L'élément le plus intéressant est constitué par un mortier dont personne n'a su se servir. On observe avec intérêt la façon

dont on sort l'obus de sa caisse, dont on place le détonateur et dont on le glisse dans le tube. Hélas, rien ne se produit, car le percuteur mobile de cette arme italienne est détérioré.

Le temps d'un va et vient à la mairie, je retrouve tous les combattants, dans un vaste mouvement de foule, de l'autre côté de la place Lamartine. Des personnes à bicyclette racontent ce qu'elles ont vu, des troupes allemandes se repliant en direction du nord. D'autres bruits font état d'un regroupement et de la constitution d'une colonne motorisée dans la région de Montmajour. On évoque aussitôt un possible retour en force. « Et si l'on faisait une barricade ? » Des bûcherons bénévoles s'offrent qui abattent deux énormes platanes (2) en travers de l'avenue pour constituer l'ossature d'un barrage pouvant être battu depuis la voie ferrée qui domine. À ce moment-là, je suis appelé à l'hôtel de ville par Chavoutier.

Arles définitivement libérée, le 24 août

Je trouve le chef plus serein. Des émissaires ont établi une liaison, du côté de Salon, avec des avant-gardes des troupes alliées. Certes, on entend encore, tard dans la nuit, des bruits lointains d'armes. Le sifflement caractéristique des projectiles anti-chars trouble les Arlésiens des quartiers sud-est, sans qu'on puisse déterminer l'origine des trajectoires. Après ces 48 heures d'intense émotion et de tension, beaucoup se sont mobilisés pour la nuit, mais les axes principaux sont surveillés. Aux premières heures de la matinée du 24, parviennent deux mitrailleuses, avec leurs bandes de munitions, dont un commandant d'unité régulière a bien voulu se dessaisir, après maintes palabres.

Ces armes américaines matérialisent ainsi la liaison entre les F.F.I. et les troupes de débarquement. On en ressent un grand réconfort et la célébration officielle de la « Libération » d'Arles peut être préparée sans délai.

La cérémonie a lieu, juste avant midi, sur la place de la République. Avec pour seul uniforme le brassard tricolore, portant l'armement hétéroclite dont ils disposaient ou dont ils se sont emparés depuis 48 heures, tous ceux qui ont participé de près ou de loin à l'action sont rangés en fer à cheval autour de l'obélisque. Au centre, un amas de matériel récupéré ou abandonné, affûts de canons, mortiers, grenades, carcasses de véhicules militaires, symbolisent la déroute de l'adversaire.

Chavoutier passe en revue, tandis qu'une foule nombreuse se réjouit et applaudit. La manifestation, à la fois sobre, émouvante et significative, se termine par le salut aux trois couleurs sur le balcon de l'hôtel de ville.

Les combats ont mis en relief les caractéristiques des F.F.I. : réunion de gens d'âges et d'origines fort différents, ne se connaissant pas pour la plupart. Mélange de combattants aguerris et de volontaires inexpérimentés. Alternance d'actes de courage et de dévouement admirables et perte soudaine du moral. Agressivité quelque peu

inconsciente et moments de panique peu justifiés. Même les vieux troupiers qu'étaient les Allemands ont paru surpris et même désorientés par de telles attitudes. Et tout cela fut, au fond, fort profitable.

ÉPILOGUE

La phase militaire de la libération se termine, comme il se doit, par cette prise d'armes. L'étape suivante démarre, sans solution de continuité, par des discours prononcés, du haut du balcon de l'hôtel de ville, à une foule qui occupe maintenant toute la place de la mairie.

Il resterait à évoquer les péripéties des semaines qui ont suivi. Le passage éclair des troupes alliées à la poursuite de la Wehrmacht battant en retraite par la vallée du Rhône. L'animation qui se poursuit tout le long du boulevard des Lices, depuis le terre-plein de la Croisière où quatre personnes, accusées de collaboration, tombent, après un jugement sans appel, jusqu'au kiosque à musique où l'on déleste de leur chevelure des filles accusées de relations trop intimes avec l'occupant. Tout près de là, l'hôtel Jules César transformé en cour des miracles, sert d'exutoire à tout ce que quatre ans de privations a pu accumuler de frustration, de rancœur et de malentendus. À la caserne Calvin, les sous-sols sont remplis de détenus qui attendent dans l'inquiétude que les esprits se calment pendant qu'aux étages supérieurs, l'énergie de ceux qui brûlent de poursuivre la libération de la Patrie, s'emploie à constituer, sous le vocable d'un régiment «Rhône et Durance», des unités régulières.

Cette épopée ne se terminera finalement que le 8 mai 1945 lorsque la cohorte des jeunes Arlésiens engagés, pareils à des « Marie-Louise », dans les rangs de la 1^{re} Armée, accueillera, sur le sol allemand, la signature de l'Armistice.

Marcel AUDEMA

(1) - Une rue d'Arles, près de la place Voltaire, porte maintenant le nom de Pierre EUZÉBY.

(2) - La souche d'un des deux platanes est encore visible dans l'actuelle avenue de Stalingrad, en face du café "Le Fontenoy".

ARLES ET LAWRENCE D'ARABIE

Thomas Edward Lawrence a été sans doute « un être exceptionnel » (l'expression est de Winston Churchill). Celui qui fut tour à tour archéologue, explorateur, agent secret, combattant, stratège et diplomate, a écrit aussi quelques unes des pages les plus splendides de la prose anglaise (1).

Benoist-Méchin, dans le livre qu'il lui a consacré (2), a parfaitement résumé le personnage : « Peu de vies ont été aussi riches, peu de carrières aussi remplies, peu de caractères aussi déroutants. »

Le père de Lawrence, Robert Chapman, était un authentique baronnet, d'origine irlandaise. Lassé des infidélités de sa femme, il enleva Sarah, la gouvernante écossaise de ses enfants, troqua son nom de Chapman contre celui de Lawrence et mena avec sa nouvelle compagne une vie semi-nomade. Le baronnet ne put jamais obtenir le divorce de sa première femme. Cinq enfants devaient naître de cette union illégale et pourtant heureuse : le second, T. E. Lawrence, naquit en 1888.

En 1896 Robert et Sarah, voulant donner une solide instruction à leurs enfants, s'installent à Oxford.

Dès son plus jeune âge, T. E. Lawrence manifeste un goût très prononcé pour l'histoire et l'archéologie. Il collectionne les monnaies romaines et les débris de poterie que lui donnent les ouvriers travaillant à la restauration du vieil Oxford et entreprend une série de randonnées à bicyclette à travers l'Angleterre pour satisfaire sa nouvelle passion : l'architecture médiévale ; il devait d'ailleurs devenir rapidement un spécialiste de l'art roman.

C'est alors que survient vers sa dix-septième année une crise dont il conservera toujours l'empreinte. À la suite d'une indiscretion, il a la révélation brutale des conditions irrégulières dans lesquelles vivent ses parents : lui qui rêvait de grandeur éprouve brusquement un sentiment de déchéance.

Au comble du désarroi, l'hypersensible T. E. Lawrence n'a plus qu'une idée : fuir à tout prix la maison paternelle. Son départ pour la France fut la cause directe du choc qu'il venait de ressentir. Poussé par son admiration pour Richard Cœur de Lion, il résolut de se rendre en France pour visiter les châteaux forts du XII^e siècle. Emportant dans les sacoches de son vélo le **Dictionnaire raisonné d'Architecture** de Viollet-le-Duc et quelques objets indispensables, il débarqua en France en août 1906.

Son itinéraire nous est connu grâce à ses lettres à sa mère (3) car il n'en voulut jamais à ses parents, qui n'avaient méprisé les conventions sociales que pour fonder leur union sur un amour authentique.

Il visita la Normandie et la Bretagne, revint en Angleterre en automne où il obtint une bourse pour le **Jesus College** d'Oxford. Nouveau départ pour la France en août 1907, cette fois en compagnie de son frère Robert. Aussi sensible qu'il fût à la beauté des églises, Lawrence admira surtout Château-Gaillard qui lui parut, avec Fougères et Caerphilly (au Pays de Galles), l'une des trois plus belles forteresses de l'Occident.

Troisième voyage en France en 1908 : visite des champs de bataille de Crécy et d'Azincourt, puis, toujours à bicyclette, Vézelay, Nevers, Le Puy, Valence et Arles où le cloître de Saint-Trophime lui arracha un cri d'admiration. La lettre où il parle d'Arles a été adressée à sa mère le 2 août 1908 d'Aigues-Mortes :

« Je suis passé par Tarascon et Beaucaire – que j'ai salué pour l'amour de Nicolette – et je suis arrivé à Arles. LA chose à voir, dans Arles, c'est le cloître de Saint-Trophime : il est d'une beauté absolument inimaginable, quant aux sculptures et aux proportions ; tout autre architecture est quasiment de la boue à côté du roman provençal, quand c'est à petite échelle (la Provence n'a jamais rien fait de grand en quoi que ce soit). J'en ai vu les trois meilleurs (presque les trois seuls exemples) à Arles, Mont-Majour et Saint-Gilles, et je suis absolument confondu. Le théâtre (romain) d'Arles est magnifiquement et gigantesquement laid, comme doit l'être toute chose de cette sorte : Nîmes, je crois, est mieux (c'est pour demain). D'Arles je suis allé aux Baux, une singulière petite ville tombant en ruines et près de s'éteindre, sur une montagne solitaire « au pied chaussé d'olivier » (4). J'ai eu là une surprise des plus ravissantes. Du bord du précipice, mon regard descendait le long de la vallée jusqu'au loin sur la plaine, suivant le passage du vert au brun, puis du brun à une lointaine ligne grise sur l'horizon, quand tout à coup le soleil surgit de derrière un nuage, et une sorte de frisson d'argent passa sur le gris ; alors je compris et, spontanément, jaillit de mes lèvres le cri de « la mer ! la mer ! » (5), que répéta l'écho de la vallée et qui effraya un aigle sur le versant opposé ; il effraya aussi deux touristes français qui se précipitèrent jusqu'à moi, espérant sans doute découvrir quelqu'un de ces crimes dégoûtants dont leurs journaux font tout un plat. Ils furent déçus en apprenant que c'était « seulement la Méditerranée » ! »

Des Baux, je suis descendu à Arles et, de là, à Saint-Gilles et Aigues-Mortes. Je suis arrivé ici tard hier soir et t'ai envoyé une carte écrite au crayon. C'est un charmant petit endroit, une vieille, vieille ville, recroquevillée au long de ses vieilles rues, n'ayant guère de maisons à l'extérieur de ses vieux remparts – encore absolument intacts, pour ainsi dire pas restaurés et n'ayant pas besoin de l'être... Je me suis baigné aujourd'hui dans la mer, la noble mer, la plus noble du monde; tu peux imaginer ce que j'éprouvais ! »

Arles est évoquée une deuxième fois dans une lettre à son ami C.F.C. Beeson (lettre datée du dimanche 9 août 1908, Hôtel du Nord, Cordes, Tarn) :

« Les Tarasconnaises sont horribles, tout à fait comme des chevaux gris, tandis que les femmes d'Arles sont splendides : les matrones ont un aspect superbe avec leur profil grec et leur minuscule bonnet phrygien d'étoffe noire. Arles où LA chose à voir n'est pas le théâtre (très grandiosement horrible, très romain), mais le cloître de Saint-Trophime, indescriptiblement magnifique : vois les photos au retour. Montmajour (imposante église romane, cloître pas inférieur à celui d'Arles), Les Baux, pas aussi bien qu'on les a peints : maisons généralement désertes ou trop en ruines ; c'est tout de même très intéressant et à ne manquer pour rien au monde. Saint-Gilles, avec le portail sculpté le plus beau du monde...»

On peut s'étonner que Lawrence ait été bouleversé par le spectacle de la mer, alors qu'il l'avait déjà vue maintes fois en Bretagne, et que son île natale est battue de tous côtés par les flots gris de l'océan. Pourtant sa réaction est naturelle : pour lui les houles de la mer du Nord et de l'Atlantique le laissaient indifférent, mais l'étendue scintillante et azurée de la Méditerranée, qu'il appelait « la plus grave mer du monde », était la route de l'Orient vers lequel il allait partir un an plus tard et où il allait gagner son surnom de Lawrence d'Arabie.

René GARAGNON

- (1) - T. E. Lawrence, Les Sept Piliers de la Sagesse.
- (2) - Benoist-Méchin, Lawrence d'Arabie ou le rêve fracassé, Perrin 1979.
- (3) - Lettres de T.E. Lawrence, traduites par Étienne, Gallimard 1948.
- (4) - La traduction littérale serait : "chaussée de sandales d'olivier".
- (5) - En grec dans la lettre.

LE STAGE DU PROUVENÇAU À L'ESCOLO À ARLES

Pour, la première fois s'est tenu dans notre ville le **IV^e CONGRÈS de CULTURE PROVENÇALE – XIII^e STAGE de CULTURE PROVENÇALE et de FORMATION PÉDAGOGIQUE**. Il s'est tenu au collège Van Gogh du 30 juin au 10 juillet 1982. Cela était organisé par l'association pédagogique **Lou Prouvençau à l'escolo** dont le président est le Majoral du Félibrige Robert FOUQUE qui, entre autres, dirige la troupe de théâtre **La Targo**. Cette troupe joua **La Reine Jeanne** de MISTRAL dans la cour de l'archevêché samedi 3 juillet 1982 et remporta un très grand succès très mérité. Le directeur du stage est l'historien Lucien GAILLARD, spécialiste de la condition ouvrière en Provence au XIX^e siècle.

Le programme

Plus de cent stagiaires venus de tous les coins de France et plusieurs arlésiens des Amis du Vieil Arles ont suivi avec enthousiasme un programme chargé et varié :

- cours de provençal moderne avec trois niveaux : débutants, moyens, forts.
- cours d'ancien provençal ;
- cours de dialecte : rhodanien, varois, marseillais, gavot ;
- chants dont plusieurs de CHARLOUN à qui Henri CANETTO avait consacré une exposition ;
- atelier d'étude du milieu avec visite de la ville, des environs, des musées ; entretien avec le manadier Marcel MAILHAN ; atelier de botanique avec une exposition-herbier par Jean-Luc DOMENGE ;
- atelier de théâtre ;
- atelier de vidéo ;
- atelier du costume d'Arles et de Provence ;
- exposition-vente de livres et bibliothèque ;
- cours de littérature provençale ;
- cours d'histoire de la Provence ;
- conférences ;
- veillées.

Les stagiaires assistèrent aux spectacles organisés par le festival d'Arles. Mais outre cela, des veillées furent animées par LI CIGALOUN ARLATEN, par les musiciens André GABRIEL et Isabelle SERVANT, par le conteur J.-L. RAMEL, par le groupe LA CAPOULIERO de Martigues.

Les animateurs

Les animateurs étaient nombreux. Outre les noms déjà cités, nous avons noté la présence de deux majoraux du Félibrige : Jean-Pierre TENNEVIN dont le dernier roman **Gracchus Bœuf e lis oilitan** a un très grand succès, et Pierre VOULAND auteur des chansons de Guy BONNET et de la pastorale des Enfants de Provence dont la première aura lieu le 29 décembre 1982 à Avignon.

Il y avait également Pierre FABRE, le jeune syndic de la Maintenance de Provence, premier prix de la Fondation Vouland ; Marie-Louise JULLIEN, vice-présidente du Prouvençau à l'escolo ; Pierrette BÉRENGIER, secrétaire du Prouvençau à l'escolo ; Marion NAZET, dont tout le monde connaît le livre **Misè Lipeto** consacré à la cuisine provençale ; Dono DECROCCQ, animatrice d'émissions en provençal ; J. GREC, ROYER, SOUBEYRAS, L. SCOTTO, R. VENTURE, O. RIO.

Les conférences

Chaque soir avait lieu une conférence ou deux. En voici la liste :

- E. BONNEL Truchet cansounié arlaten.
- M. BONNET La crounico bouvino de l'**Aiòli**.
- H. FÉRAUD L'unioun prouvençalo.
- A. GABRIEL Le Galoubet romantique.
- L. GAILLARD À propos de **La Rèino Jano**
Histoire de la Camargue.
- R. JOUVEAU Souveni Arlaten.
- M. NAZET Les principes de la cuisine provençale.
- O. RIO La batelarié dóu Rose.
- J.P. TENNEVIN L'atualita dóu Prouvençau.
Raconte inedi.
- R. VENTURE Arle e la literaturo.
- P. VOULAND Les noms de famille.

**

Émile BONNEL, prix Mistral a honoré le poète arlésien Michel de TRUCHET. Cela nous a particulièrement fait plaisir que l'on rende à nouveau hommage à cet important précurseur des félibres qui a été le sujet d'un mémoire dirigé par le Professeur COLOTTE (cf. bulletins des A.V.A. numéros 15, 16, 17). De plus, É. BONNEL a eu la délicate idée de demander à la chanteuse MAGALI d'interpréter quelques chansons de TRUCHET. Ainsi, MAGALI, dans notre beau costume d'Arles, a fait revivre pour nous avec grand talent : « Lasseguragè dè la Counstance », « Lou garçoun dè bonne voulounta », « La tailleurde dè marrido humour », « La frettuse dè la Rouquette », « La Vote dè San Peyrè », « Yèou volè cantar coume parlè », « Lou Fioulaçè », « La fille dè champ », « Lou mayen », « La farandoulo ». L'assistance a particulièrement apprécié cette très intéressante communication.

**

Marcel BONNET, prix Mistral, Majoral du Félibrige, a étudié la chronique bouvine de l'**Aiòli**, journal créé par MISTRAL et qui parut de 1891 à 1899.

Cette chronique était tenue principalement par le marquis Folco de BARONCELLI (il signait souvent **Ourrias**) qui fut le créateur des chroniques bouvines, qui fut le premier à rendre hommage aux gardians de race, de métier, et qui a lutté toute sa vie pour maintenir la pureté de la race des taureaux camarguais.

Marcel BONNET signala aussi de nombreux articles de **l'Aiòli** concernant la Camargue et insista sur celui de l'Arlésien Firmin MARITAN. Cet article, véritable poème en prose, évoquait avec tant d'ardeur et de foi l'antique fête des gardians abandonnée depuis plus de dix ans, qu'il réussit à la faire renaître. Tout au long de sa communication, M. BONNET a fait revivre avec grand talent la vie quotidienne des gardians dans ses plus petits détails, leur travail, leurs jeux, leur langage si riche et si complexe. Il ne faut pas confondre par exemple « lou barrulage » et « la barrulado », « la ferrado sus plan » et « la ferrado sus pais », « l'esperage », « l'agantage au seden », etc.

Loups de Camargue, « abeïé » d'Arles, quadrilles du Pouly, courses libres où les rasets se faisaient avec la « lambrusquiero » car les crochets n'existaient pas, apparition des cocardes..., tout cela et bien d'autres sujets encore ont été évoqués de main de maître pour le plus grand bonheur de l'assistance par le parrain de notre association.

**

René JOUVEAU, autre parrain de notre association, prix Mistral, Majoral et Rèire-Capoulié du Félibrige évoqua ses souvenirs arlésiens avec beaucoup de chaleur, d'émotion et d'humour.

Il vécut à Arles de 1906 (année de sa naissance) à 1914, date à laquelle sa famille alla s'installer à Aix. Il naquit dans l'école de la rue Portagnel où enseignait sa mère qui, entre autres, apprit à lire à POULY, le matador. Son père Marius JOUVEAU, qui fut Capoulié du Félibrige de 1922 à 1941, enseignait au Collège d'Arles. Très vite il se mêla à la vie d'une ville qu'il considérait comme la ville mistralienne par excellence. Il fut un des fondateurs de l'Escolo Mistralenco, publia **En Terro d'Arle** (revue pour laquelle MISTRAL donna des inédits), participa aux jeudis du Museon Arlaten et écrivit trois livres inspirés par notre ville dont le fameux **Pignard, lou mounedié**, roman qui se passe à l'époque de la Révolution.

Si depuis 1914 René JOUVEAU revint très souvent dans notre ville, cependant la majeure partie de ses souvenirs concerne sa prime enfance (comment oublier les « pastissoun » de Beaucaire et les photos des Indiens de Buffalo Bill !), les amis de ses parents, l'activité littéraire de son père et l'amitié de ce dernier avec MISTRAL.

C'est ainsi que nous avons revisité le Museon Arlaten avec les yeux du petit garçon pour qui le musée a représenté le paradis de son enfance. Nous avons revisité aussi le Musée Lapidaire pour admirer à nouveau la « dansarello » (la danseuse) et la « desnarrado » (déesse au nez cassé) dont le magnifique regard émeut toujours profondément.

Nous avons revécu l'Arles d'autrefois, peuplé de personnages si familiers tels que BRESIHOUN (le grand-père de Pouly), Honoré DAUPHIN (*), J. BOURRILLY (**), les peintres Léo Lelée et Monsieur Yvan, le sculpteur FÉRIGOULE, l'artiste Pauline VÉRAN réputée pour ses statuettes d'Arlésiennes en costume, Louis JULLIAN qui amenait le jeune René aux courses de taureaux, lou MARQUES, le raseteur Jean BONCŒUR, le Majoral Jacques GILLES à qui René JOUVEAU rendit un chaleureux hommage...

Cependant, l'un des meilleurs souvenirs de notre Rèire-Capoulié est un souvenir récent : celui du mariage à Saint-Trophime, « la glèiso di glèiso », de M.P. DELAVOUËT, "lou grand, l'immense pouèto de nostro generacioun mistralenco".

« Sièu resta touto ma vido fidèu à la bèuta d'Arle... Ai garda pèr Arle moun amour d'enfant ! » : ainsi s'acheva cette communication très prenante.

Si tous les stagiaires ont vivement ressenti l'émotion qui étreignait René JOUVEAU à l'évocation de ses souvenirs, nous les Arlésiens présents dans la salle avons éprouvé outre cette émotion, une immense fierté d'appartenir à une ville qui sait toucher au cœur les poètes, les artistes et les hommes de valeur.

Merci René JOUVEAU d'avoir un amour si profond pour notre ville qui est la vôtre et d'en parler avec tant de talent !

* *

En conclusion je voudrais préciser que la majorité des stagiaires ont continuellement parlé en provençal, et que ceux qui avaient une moins bonne pratique de la langue ont fait des progrès considérables.

De plus, j'ajouterai que le stage s'est déroulé dans une très chaleureuse ambiance faite d'amitié et de simplicité.

Souhaitons que le stage du **Prouvencau à l'escolo** ait encore lieu dans notre ville et que la participation des Arlésiens soit plus importante.

Odyle RIO

(*) Honoré DAUPHIN (membre du premier comité du Museon Arlaten)

(**) J. BOURRILLY (Premier cabiscòu de l'Escolo Mistralenco)

LES LIENS ENTRE LES ACADÉMIES D'ARLES ET NÎMES AU XVII^e SIÈCLE

(suite *)

Dès le mois de novembre 1682, l'Académie de Nîmes voulut s'affilier à l'Académie française et c'est Faure Fondamente qui prit contact pour cela avec le duc de Saint-Aignan, Pellisson et Charpentier. Tout se passa bien tant que les académiciens français n'eurent pas à se prononcer officiellement sur cette association. Ménard raconte que *« cette compagnie qui se croyait en quelque sorte offensée de ce que l'Académie de Nîmes n'avait pas choisi un de ses membres pour protecteur, refusa l'agrégation qu'on demandait. Elle offrit seulement de faire aux députés de l'Académie de Nîmes les mêmes honneurs que ceux qu'on avait faits aux députés de celle d'Arles en deux députations différentes, l'une en 1675, l'autre en 1677. Charpentier, qui fut chargé de la réponse de l'Académie, colora pourtant son refus de motifs spécieux. Il dit au sieur Faure qu'on n'avait pas cru pouvoir lui accorder ce qu'il demandait, sans en avoir l'agrément du roi ; que si pour l'association d'un particulier on avait coutume d'exiger ce consentement, il sembloit encore plus nécessaire de l'avoir pour celle d'une compagnie entière ; qu'il n'avait plus qu'à obtenir cet agrément du roi, qu'alors on ne balanceroit plus à accorder l'alliance qu'on demandait. L'Académie de Nîmes, instruite de ces difficultés, ne jugea pas à propos de faire d'autres démarches. Elle remit la chose à un autre temps qui lui seroit moins contraire, et en demeura là »*. (1)

Rejetés par la capitale, les académiciens nîmois se souvinrent qu'à trente kilomètres de leur ville d'autres académiciens leur avaient apporté une aide précieuse pour la fondation de leur compagnie. Certes les Arlésiens s'étaient montrés un peu ombrageux, avaient fait preuve d'une certaine coquetterie avant de recommander leurs voisins, mais ils avaient quand même été là. D'ailleurs l'amitié entre les deux villes, surtout entre les gentilshommes arlésiens et nîmois, était déjà ancienne. Quelques années plus tôt, en 1677, les consuls de Nîmes Louis de Rozel, colonel ; Henri Roure, bourgeois ; Abraham Auzebi, marchand droguiste ; Pierre Seguin, serger, accompagnés de deux conseillers de la ville, Jacques Mailland et Jean d'Arbaud, seigneur de Blauzac, vinrent en Arles *« pour renouveler, par une visite solennelle, l'alliance et l'union qui régnoient entre les deux villes depuis une grande ancienneté »*. La réception fut magnifique et les députés, comblés d'attention et de présents, furent défrayés de leurs dépenses d'hôtellerie. Cela se passait au mois de juin et les consuls d'Arles rendirent la visite le 6 septembre ; au moment du départ tous se promirent *"une inviolable amitié"*. (2)

(*) Voir bulletin n°45, page 19.

Les Arlésiens donnèrent la même année une autre preuve d'amitié aux consuls de Nîmes en leur offrant des estampes de l'obélisque. L'érection du monument, un an plus tôt, fut un événement considérable pour notre ville et les consuls délibérèrent qu'il fallait marquer cet acte mémorable par l'exécution d'une gravure qui fut confiée à François de Poilly. Bien entendu il fut décidé que sa majesté aurait la primeur de l'œuvre et M. Roubin, membre de l'Académie d'Arles, fut député auprès du roi qui l'accueillit avec beaucoup de satisfaction et l'ennoblit.

C'est sans doute cette estampe qui fut offerte aux Nîmois ; tout permet de le penser. Toujours est-il que le valet de ville Estienne s'est rendu à Nîmes pour remettre aux consuls le présent de leurs voisins : la dépense de 2 livres 5 sols est inscrite dans les comptes de la communauté à la date du 20 février 1677. On voit donc, à partir de ces exemples, que les rapports existant entre les deux cités étaient excellents depuis de nombreuses années.

C'est le 27 janvier 1683 que l'Académie de Nîmes chargea MM. Cassagnes, Petit, Rouvière et Restaurand de la représenter en Arles pour solliciter l'alliance avec notre compagnie. Malheureusement les circonstances n'étaient guère favorables à cette rencontre comme nous l'apprend le registre de l'Académie d'Arles :

« M. le secrétaire a montré la lettre de M. d'Arbaud écrite de Nîmes, du commencement de ce mois, par laquelle cet académicien donne avis à l'Académie royale comme il est seur, que MM. de Nîmes ont enfin receu lettres patentes pour l'érection de leur académie et qu'ils sont résolus de venir en solennité demander son alliance à celle d'Arles, qu'ils ont mesme desja nommé quatre de leurs confrères pour cette députation. On prie M. le secrétaire d'empescher cette action dans cette conjoncture, ou la compagnie de cette ville se trouve séparée, les prélats absents, les consuls malades, les dames enfin, et tous ceux qui pourraient faire honneur à la feste séparés ou engagés aux divertissements matériels du carnaval. M. de Robias se charge d'en escrire et M. Giffon encore qui connait quelcun de ces MM. outre M. d'Arbaud. Ils sont chargés d'en escrire en façon que la visites de ces modernes académiciens soit renvoyée à une autre saison pour l'honneur des deux compagnies. » (3)

Les Nîmois étaient un peu chagrinés par ce retard qui leur semblait un refus déguisé. *« Ce lundi 7 février 1683, M. Giffon a montré la lettre d'un de ses amis particuliers, qui lui donne avis (il escript de Nîmes) comme ces MM. sont surpris des honneurs que l'Académie royale semble refuser au subject de la prétendue députation... » (4)*

En effet, les arguments avancés par les académiciens arlésiens cachaient mal leur embarras. S'ils voulaient bien montrer un peu de bienveillance à l'endroit de leurs voisins, ils n'étaient pas pour autant déterminés à perdre de vue leurs intérêts à la Cour. Et ils jugeaient, non sans raison, que la simple politesse exigeait que le duc de Saint-Aignan, protecteur de l'Académie, fût consulté sur le projet

d'alliance. En mars 1683 ils écrivirent aux Nîmois pour leur signifier leur intention.

Toutes les dispositions furent prises pour la réception et M. d'Arbaud fut nommé directeur pour le mois de mars car il avait sollicité l'honneur de prononcer le discours de réception. Mais les choses traînèrent en longueur à cause du silence du duc de Saint-Aignan : le protecteur semblait bien peu intéressé par les affaires arlésiennes. Pendant ce temps les Nîmois montraient une impatience grandissante. Finalement, au mois d'avril, il fallut bien prendre une décision : *« On est fort en peine des responses de M. le duc de Saint-Aignan et de celles de l'Académie Française touchant l'alliance avec celle de Nîmes. Cependant ces prétendus alliés nous font l'honneur de nous solliciter, M. d'Arbaud escrit lettre sur lettre et il semble qu'outre l'interest de notre propre gloire, l'amitié et la civilité nous obligent de ne porter pas plus loin cette affaire... Il est donc résolu qu'au sixiesme de mai, l'on feroit une assemblée publique pour recevoir solennellement les députés de l'Académie de Nîmes, cependant M. le coadjuteur qui est dans Aix pour affaires importantes sera de retour, et sa personne et sa présence adjoüsteront beaucoup d'esclat à cette feste. M. le secrétaire a dicté que cette alliance avait desja fait grand bruit dans le royaume, que les amis absents se mettoient en estat d'y assister, que de Paris mesme on lui avoit envoyé un panégyrique du roi, de la manière de M. de Vertron, pour le lire dans l'assemblée publique de ce jour d'alliance, avec les autres ouvrages des académiciens. »* (5)

Finalement c'est la date du 11 mai qui sera arrêtée pour cette alliance mémorable dont la relation est consignée dans le registre de l'Académie d'Arles.

« Ces MM. arrivèrent au pont de Fourques le mardi 11 mai 1683 à 9 heures du matin. Ils trouvent deux carroces que MM. les députés de la royale leur emmeinent pour les recevoir et les conduire en Arles. Ils arrivent à dix heures, ils veulent aller en voiture chez Mgr l'archevesque rendre leur visite. M. Cassagne complimente MM. les prélats et ensuite ils viennent dans les mesmes carroces chez M. d'Arbaud, nommé directeur de cette assemblée. M. d'Arbaud traite les quatre députés splendidement, et quelques académiciens qu'il prie d'arrester, pour l'honneur de cette réception. Après le disner, MM. les députés de Nîmes sont conduits aux Cordeliers à la chambre du R.P. d'Azegat, pour se reposer. À trois heures d'après-midi, l'Académie assemblée dans la chapelle des Pénitents gris députe MM. de Sabatier et de Vachères pour aller faire venir et accompagner ces nouveaux alliés. Ils trouvent une grande et belle compagnie. MM. les prélats n'y manquent point, on les avoit esté prier par députés de faire cet honneur à l'Académie royale, et confirmer par là leurs bontés et honnestetés accoustumées pour ce petit corps. Ils sont reçus à la porte du couvent, ils sabillent dans l'avant chapelle de leurs habits, rochet et camail de cérémonie. On les accompagne à leur place sur une estrade posée vis à vis du bureau de l'Académie, on fait les civilités résolues dans l'assemblée dernière, à ces MM. qu'on introduit et qu'on accompagne à leur place. Ils sont logés tous quatre dans des fauteuils, à la teste de la

compagnie, du costé droit des académiciens. M. d'Arbaud, directeur, prend sa place à l'opposite de MM. les prélats, M. le secrétaire à son costé, et M. Cassagne commence un discours de longue halaine, mais qui est débité avec tant de grâce, de politesse et d'agrément, qu'on n'y trouva rien à dire, si ce n'est qu'il finissoit un peu trop tost... » (6)

Le lendemain, 12 mai, l'alliance des deux compagnies fut consignée dans le registre ; le même jour, Monseigneur de Grignan, archevêque d'Arles, reçut les académiciens avec beaucoup de magnificence. Les Nîmois furent enchantés de leur visite en Arles ; le lendemain ils se réunirent chez M. Maltrait et « *M. Cassagnes a rendu compte de la magnifique réception que messieurs de l'Académie d'Arles ont faite aux députés de cette compagnie, et de la manière obligeante avec laquelle ils ont accordé et célébré dans une grande assemblée des personnes les plus considérables de leur ville, l'alliance des deux académies qu'ils ont résolu de venir confirmer ici par leurs députés.*

On a lû quelques ouvrages de poesie François et Latins, que messieurs de l'Académie d'Arles ont composés à l'honneur de cette alliance.

Messieurs Cassagnes et Restaurand ont été chargés d'aller voir M. l'évêque de Nîmes, de la part de la compagnie, pour faire sçavoir tout ce qui s'est passé dans le voyage qu'ils viennent de faire à Arles, comme députés de la compagnie. » (7)

L'avis du duc de Saint-Aignan, que l'on n'avait pas jugé utile d'attendre davantage, arriva justement le 12 mai. Le protecteur ne refusait pas son accord mais faisait remarquer que l'Académie d'Arles devait "se maintenir le droit de supériorité à l'égard de celle de Nîmes puisqu'elle a celui d'indépendante de tout autre et d'esgalle (au droit d'aînesse près) de l'Académie francese".

Bruno MATÉOS (à suivre)

NOTES

(1) Jacques Séguier, évêque de Nîmes depuis 1671, démissionna en 1687 et fut remplacé par Fléchier sur le siège épiscopal. Séguier conserva le titre de protecteur de l'Académie jusqu'à sa mort. Les académiciens choisirent alors Mgr Fléchier pour le remplacer, tout en faisant quelques réserves ; il ne fallait pas qu'on crût la charge de protecteur exclusivement attachée à la dignité épiscopale. L'affaire était bonne pour les Nîmois qui avaient maintenant toutes les chances

de voir leur affiliation accordée puisque Mgr Fléchier était membre de l'Académie française. En effet, l'association tant attendue fut accordée en 1692.

(2) La relation de cette visite a été publiée par Émile Fassin dans "Le Musée" tome V, page 27. D'autres visites officielles eurent lieu en 1700, 1722, 1727.

(3) Registre de l'Académie d'Arles, fol. 220 - janvier 1683

(4) Ibid. fol. 220 verso

(5) Ibid. fol. 222 - avril 1683

(6) Ibid. fol. 223

(7) Ménard, tome VI, preuves p. 123

On nous prie d'annoncer le décès de la vicomtesse de Luppé au mois d'août dernier. Veuve de Gaston de Luppé, le sculpteur bien connu des Arlésiens par son monument aux morts, la vicomtesse de Luppé était une poétesse de grand talent. Sous le pseudonyme de Marie Cossa, elle avait publié plusieurs recueils de poèmes : « Arpèges » (Paris 1937), « Accord » (Lzès, 1939, prix Émile Blémont 1940), « Le jardin des cinéraires » (Uzès, 1948, prix Madeleine Garnier), « Solitudes » (Genève, 1952, couronné par l'Académie française en 1953). On lui doit également un petit livre de souvenirs « Le carrefour du chevalier Quiqui » (Pau, 1957).

TABLEAU D'HONNEUR 1982

Nous tenons à remercier nos adhérents qui, chaque année, donnent à notre association une somme supérieure au montant de la cotisation officielle et, en particulier, les personnes dont les noms suivent et qui nous ont adressé 100 F. et plus :

Mesdames CAPARROS - GAJAC - PINON – QUENIN RIVIÈRE.
Messieurs AMANS - ANDRIEU - BONNEFON - BONNET -
LANGLET - LÉON - OROSCO - PAPPALARDO - PICHAUD.
- Le LIONS CLUB.

À paraître fin décembre 1982 :

"La descendance d'Antoine, Comte Roy" par Diane de Maynard, Docteur en droit. Préface du comte Christian de Nicolay, ministre plénipotentiaire. Chez l'auteur : "Fresnay, 53460 Le Bourgneuf la Forêt".

(Membre des Amis du Vieil Arles, Mme de Maynard est la fille du comte de Luppé).

Conférences du deuxième trimestre 1982-1983 :

30 janvier : M. Félix LAFFÉ : François-Joseph Mistral, négociant en chardons de Saint-Rémy.

27 février : M. Bruno MATÉOS : Le Pont de Trinquetaille à travers les âges.

VASILE ALECSANDRI ET LE FÉLIBRIGE

Dans un précédent bulletin (1), René GARAGNON a rappelé, comme il se devait, l'année du Centenaire des fameuses, et bien oubliées, hélas ! Fêtes latines de Montpellier, au cours de laquelle la pièce du poète roumain Vasile ALECSANDRI, à la gloire de la race latine, fut couronnée à l'unanimité. En voici quelques vers :

... La race latine est une vierge
au charme doux et ravissant.
L'étranger en face d'elle s'incline ;
Il tombe à ses genoux avec un désir mêlé de regret.
Belle, vive, souriante,
sous le ciel serein, dans l'air chaud,
elle se mire au soleil splendide,
elle se baigne dans une mer d'émeraude...

Comme l'indique René GARAGNON, le couronnement de la pièce d'Alecsandri n'eut pas seulement une importance – majeure – littéraire, mais aussi une importance politique. Nous sommes au lendemain de la guerre de 1870, et déjà, chez nous, on songe à la « revanche ». On sent que le jeune empire allemand ne s'arrêtera pas en si bon chemin et cherchera à étendre en Europe, et hors d'Europe, son influence. En 1885, du reste, Frédéric MISTRAL lui-même écrira à son ami Jules BOISSIÈRE ces lignes prophétiques :

*« Comme politique générale, nous devons sans relâche désirer le système fédéral : fédération des peuples, **confédération latine** et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité. Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité. »*

N'oublions pas que la Roumanie fut une de nos alliées durant la Première Guerre mondiale... Les Occitans avaient vu loin... Ils n'avaient cependant pas prévu Franco ni Mussolini... Mais ce n'est pas de ces deux péninsules que devait provenir la menace.

La Roumanie, on l'a vu, intéresse toujours. Et aux travaux déjà signalés dans le précédent article, nous devons ajouter ceux en cours d'un jeune professeur allemand, Gerhardt HESS, qui connaît d'ailleurs très bien notre région où il passe, en compagnie des siens, une large part de ses vacances. Gerhardt HESS a, en effet, entrepris, depuis l'année dernière, la publication, dans une revue universitaire roumaine, MANUSCRIPTUM, sous le titre de : VASILE ALECSANDRI DANS LES ARCHIVES PROVENÇALES, des lettres du poète

(1) C.F.bulletin n°29 page 16

adressées à des correspondants méridionaux, prélude à une étude plus générale sur les relations entre le poète et les représentants du Félibrige. Cette publication est d'ailleurs rédigée, non pas en allemand, mais en français, avec la traduction roumaine en regard. Deux séries d'articles ont été déjà publiées en 1977. La publication se poursuivra au cours de la présente année.

Si les lettres du poète roumain à Édouard GRENIER ont été publiées, en 1911, par Georges GAZIER, chez CHAMPION, à Paris, la plupart de celles qui furent adressées à ses amis provençaux et languedociens sont inédites. Malheureusement, beaucoup sont aussi perdues et Gerhardt HESS ne nous dissimule pas les difficultés qu'il a éprouvées au cours de ses laborieuses recherches. Mais ce qu'il nous donne constitue déjà une magnifique gerbe, qui apporte beaucoup à l'histoire du Félibrige. Ces lettres nous donnent aussi de précieux renseignements sur les sentiments de profonde humanité qui animaient le poète, comme en témoigne entre autres ce fragment d'une lettre du 17 octobre 1882 et où il est question de manœuvres effectuées par les troupes roumaines :

« Pauvres diables de... héros trempés jusqu'à la moelle pendant six jours consécutivement. C'est à vous dégoûter de toutes les victoires imaginables. Que de bronchites, que de rhumatismes plus ou moins articulaires, que de pneumonies, sans compter les rhumes de cerveau ! et tout cela pour s'exercer à tuer son prochain d'après toutes les règles de la stratégie... Avouez que l'humanité possède encore un capital de bêtises tellement considérable qu'il faudra bien des siècles pour le diminuer... Quant à l'anéantir complètement... jamais ! »

Que dirait-il en notre fin du XX^e siècle ?

Dans une autre lettre, du 20 juillet 1883, le poète met en garde ses amis français contre le péril germanique. Il va jusqu'à écrire :

*« Mais sacrédié on ne parviendra donc jamais en France à comprendre que l'élément germanique ne peut, ne doit même pas frayer avec l'élément latin ? L'histoire n'a donc plus d'enseignement pour ses hommes d'État ? On ne se convaincra donc jamais que tout **Kaiserlick** est un ennemi juré du français ? »*

Ce que devait reprendre Mistral dans sa lettre à Jules BOISSIÈRE que nous avons citée.

Cette lettre du 20 février 1883 est, du reste, presque entièrement consacrée à la politique roumaine et européenne.

Marcel CARRIÈRES
de l'Académie d'Arles
(à suivre)

Sommaire des bulletins de l'année 1982

	No	Pages
		1
Éditorial	44	
Éditorial	45	
Éditorial	46	
L'Église d'Arles et la Papauté d'Avignon (suite et fin)	44	4
Compte-rendu de stage archéologique	44	10
Notes sur le canal d'Arles à Bouc (suite et fin)	44	12
Dante et les Alyscamps	44	17
Contribution à l'Histoire de la Résistance arlésienne	45	3
Contribution à l'Histoire de la Résistance arlésienne	46	14
Contribution à l'Histoire de la Résistance arlésienne	47	9
André DULAURENS médecin arlésien	45	7
André DULAURENS médecin arlésien	46	9
André DULAURENS médecin arlésien	47	6
Une initiative louable	45	10
Des Caraques à SAINT-CÉSAIRE	45	12
Les liens entre les Académies d'Arles et Nîmes au XVII ^e siècle	45	19
Les liens entre les Académies d'Arles et Nîmes au XVII ^e siècle	47	20
Enquête sur une rue, La rue Croix Rouge	46	2
Un Arlésien VAN GOGH	46	5
Un Arlésien VAN GOGH	47	3
Remi VENTURE, trésorier de la Maintenance de Provence	46	27
Arles et Lawrence d'Arabie	47	13
Le stage du "Prouvençau à l'escolo" à Arles	47	16
Vasile Alecsandri et le Félibrige	47	26
Les grandes pages de l'Histoire d'Arles en Provence		
Titre III-Du royaume d'Arles à l'union de la Provence à la couronne de France		
Chapitre III-La Provence provençale (suite et fin)	44	20
Chapitre IV-Arles et la Provence à l'heure angevine	46	18
IN MEMORIAM (Mr le Chanoine RACHET)	44	3
IN MEMORIAM (Mr ROUGIER)	46	26

COMITÉ DE PARRAINAGE

Présidents d'honneur M^e Pierre FASSIN et M. A. VAILHEN

Parrains : † Henri BOSCO
MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL
† Gaston BONHEUR - † Duc de LÉVIS-MIREPOIX
Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER - Élisabeth BARBIER
MM. Yvan AUDOUARD - Jean-Paul CLÉBERT
Yvan CHRIST - Louis FÉRAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN
Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER
Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER
Charles ROSTAING - Marcel CARRIÈRES - René JOUVEAU
Henri AUBANEL - André CASTELOT - Marcel BONNET
Duc de CASTRIES - Pierre SEGHERS - Louis BAYLE
Michel DROIT - Constant VAUTRAVERS - Edmonde CHARLES. ROUX

BUREAU

Président	M. René VENTURE
Vice-présidents	M. Bruno MATEOS M. Maurice BAILLY
Secrétaire générale :	Madame FERRARI
Secrétaire adjointe	Mademoiselle CORDERO
Trésorier :	M. FABRE
Archiviste :	M. René GARAGNON

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGNON, NÉRI et BAILLY
Secrétaire : Mme FERRARI

Section Jeunes Patrick PETRINI - Paul RENSCH - Pierre MULLER

ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 25 F.

Les Amis du Vieil Arles, BP 30 — 13633 ARLES Cedex
CCP 4439-15 F Marseille

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
(Reproduction interdite sauf autorisation des auteurs)

